

Olivier LARIZZA : *L'Exil* ; *L'Entre-deux* ; *La Mutation* (Andersen, 8 €, 6,90 € et 9,90 €).

Olivier Larizza est un auteur prolifique et divers, qui touche avec bonheur à nombre de genres. Jusqu'à *L'Exil*, cependant, il ne nous avait livré de son talent aucune poésie. Des romans, oui, dont *La Cathédrale*, publié chez Orizons en 2010, quelques nouvelles, et des essais – comment ne pas repenser à *La Querelle des livres*, ouvrage paru en 2012 chez Buchet-Chastel et recensé dans le n° 995 d'Europe? –, des livres pour la jeunesse, dont *Le Fantôme de Dublin*, chez Oskar, des récits de voyage, de nombreuses études sur des écrivains (Mary Shelley, Charles Nodier, Oscar Wilde, Charles Robert Maturin...), et d'autres ouvrages encore, souvent récompensés et traduits en plusieurs langues. Et puis *L'Exil* est paru, en décembre 2016, bientôt suivi, un an plus tard, de *L'Entre-deux*, des poèmes écrits entre 2006 et 2014, agencés selon un cycle poétique en trois volets, intitulé *La Vie paradoxale*. Faisait ainsi défaut jusqu'à ces derniers temps le troisième volet. Celui que j'attendais, *La Mutation*, que j'espérais vivement, embarqué comme je l'avais été par cette poésie toute de mouvement, d'exaltation et d'ironie, souvent d'impudeur et de retenue mêlée, que je ne me voyais pas évoquer dans ces pages sans qu'elle m'ait tout dévoilé d'elle auparavant, donc sans les avoir eus entre les mains, sous les yeux, tous trois, parlant des recueils, et ce bien que chacun puisse être lu, comme on dit, indépendamment des deux autres, j'en avais été prévenu.

En 2003, alors qu'il habitait et travaillait à Strasbourg depuis quelques années, qu'il s'y plaisait et comptait même y passer sa vie, il avait vingt-huit ans, Olivier Larizza, par goût de la découverte, du changement, « du refus du conformisme et une attirance étrange pour les marges », nous confie-t-il, intégra un poste de maître de conférences à l'université des Antilles-Guyane. À ce moment, il n'imaginait pas que ce choix l'engagerait sur un très long terme, jusqu'en 2015, ni à quel point quitter définitivement la ville de Gutenberg se révélerait à lui très vite insupportable. Qu'il le vivrait, ce choix, longtemps comme un exil, une sorte d'arrachement d'où la poésie, à compter de novembre 2006, surgirait comme une compagne du quotidien : « Il prit sa plume / car il n'arrivait pas à aimer / il n'arrivait pas à dire / tout le bleu-vert inondant son / cœur chaque fois qu'elle / plongeait dans ses yeux. » Oui, il prit sa plume, lui, perdu, exilé, infiniment seul au paradis. La vie, sa vie, si brusquement tirillée, écartelée entre l'Europe et les Caraïbes, consumée par la passion. C'est ainsi qu'Olivier Larizza nous proposa son *Exil*, cet éloignement du moins ressenti comme tel. Elle l'avait accompagné, pourtant, cette inconnue qu'il nous suggère – amante, ou aimée, ou bien déjà : simple envie ou soif ardente de renaissance –, et puis un soir, parce qu'il lui fallait bien se rendre à la réalité des choses, « Un soir donc elle prit l'avion du / retour et il se retrouva planté là nu / d'amour et plein de froid... »

Alors, les jours, les semaines, les mois passent. Le poète ne cesse d'écrire et de s'écrire. Il interroge et s'interroge. Poète, plus que poète, il tient son journal, pensum sans doute, mais pensum qui le soulage au fil des heures. Tout de pensée sauvage, il se révèle, se découvre, il s'introspecte sans réelle indulgence. « Adolescence rose comme un brasier / E bleu U vert I rouge aujourd'hui j'ai vu / les couleurs de Charleville musée Rimbaud / le poème « Voyelles » en grand format / que tu avais eu au baccalauréat Dans quel / ordre les couleurs apparaissaient tu ne t'en / souvenais plus et l'examineur à l'œil de fouine / te l'avait reproché... » Il écrit, allongé sur le sable ou sur son lit, debout, assis, accroupi, pourquoi pas ? Tout est mesure et démesure. Et sans plus de sagesse, à quoi servirait-elle ? le poète se permet tout, il se donne ou rêve de se donner. Mais le voilà qui, bientôt, s'épuise : « La qualité se détériore le contenu fout le camp / j'ai siroté ma détresse à l'arrière-goût de caviar / Quand jeterai-je définitivement l'éponge ? » Est-ce là pourtant ce qu'il désire vraiment ? Jeter l'éponge ? En finir avec son adolescence, et le temps présent ? Rien, semble-t-il, rien n'est moins certain. Car notre Narcisse – un peu tout de

EUROPE

même, oui, il ne s'en défendrait pas – se délecte de son image, « mariole sous les tropiques ». Comme il est, il est beau cet homme en devenir ; il se plaît tel qu'il est ; et bientôt, tout autant, homme contradictoire, il se plaît là où il est, dans cet *Entre-deux* qui ne lui interdit plus aucune destination dans la mesure du raisonnable, cela s'entend : Paris, Strasbourg, Verdun, Cernay, dans le Haut-Rhin, Beauvais, et puis Fort-de-France, quand il doit retourner là-bas, au campus de Schœlcher. C'est que nous ne sommes plus en 2003, ni en 2005 ou 2006. Alors, jeter l'éponge, à présent, non, certainement pas ! Ainsi, en 2010, aux Trois-Îlets, en Martinique, ce soupir d'aise qui nous illustre ses émotions : « Des fois je me dis / Putain qu'on est bien ici / La mer étale / a la sérénité du cœur carte postale... » Qu'on est bien ici... Qui s'en étonnerait ?

Dans sa préface au troisième volet de *La Vie paradoxale*, le poète écrit ceci : « L'universel goût de soi-même. C'est ce que cultive *La Mutation*. Mais ballotté par des vents contraires, emporté dans un courant de sentiments, de couleurs, de sensations, de questions intemporelles & de chimères à la dérive... » Plus loin, il écrit encore : « La poésie – ma poésie – ne se calcule pas. Elle advient par surprise (comme si je n'étais que le sténographe de ce qui secrètement s'imprime en moi). Elle reflète la vie à bout portant, au pied levé ; *la vie sur le vif*, pourrait-on dire. » *La Mutation*, dit-il, certes, mais *L'Exil* et *L'Entre-deux* résultent selon moi de cette même alchimie. Poésie de l'éclat que l'on reçoit, parfois tout ébloui, comme un feu d'artifice dans un ciel d'été, je veux dire sans nuée, de l'épanouissement surprenant de la fleur en fusion, méthodique mais sans calcul, jusqu'à sa dilution progressive, emportée par le vent. Parce que la fleur ne pense pas, elle ignore de quel éclat elle brillera ; elle se livre, voilà tout, rêvée par l'artificier – le poète – qui, lui, ne se montre pas. « Un avion dans le ciel / moi seul sous le ciel / l'avion découpe le soleil / je me dissous dans la matrice / vermisseau à l'orgueil blessé / elle s'en va dans l'ombre du soir... » Poésie de la nervosité intérieure. Poésie de la solitude amassée autour de l'intime le plus secret. Poésie de l'instant. Ou de l'instantanéité.

Pour finir, mais peut-être aurais-je dû commencer par là, il me paraît indispensable de revenir sur la postface-manifeste qui achève *L'Exil*, le premier volet de l'œuvre que nous propose Olivier Larizza. Il y a là, en effet, de très intéressantes réflexions. Il nous y expose son projet. Il explique son choix, celui de la poésie, mais sans vraiment le justifier. L'aurait-il pu d'ailleurs ? Puisque ce choix n'en a pas été un, qui s'est imposé à lui, soudain, comme s'est imposée l'idée d'un journal poétique, quasi autobiographique, qui aurait refusé de dire son nom. Cela dit, oui, pourquoi la poésie, plutôt qu'un texte en prose ? C'est sans doute là l'essentiel. Pourquoi « cette modeste plaquette de vers libres à l'heure persistante et triomphale du roman » ? Pourquoi la poésie à l'heure où le roman, par tombereaux entiers, engorge les librairies ? Un questionnement fouillé qui permet à Olivier Larizza de nous conduire de l'Antiquité à nos jours, de l'art d'Orphée considéré d'essence divine et longtemps protégé par les puissants, à ce qu'il est aujourd'hui, « la cinquième roue du carrosse ». Un constat ? Pas seulement. Une situation, nous dit l'essayiste, à laquelle le poète, les poètes ne sont pas étrangers. Ici, parmi bien d'autres raisons que développe Olivier Larizza, je retiendrai celle-ci qui, à elle seule, pourrait expliquer le désintérêt dont souffre, notamment en France, la poésie : c'est qu'elle est aujourd'hui, trop souvent, désincarnée. Une maladie qui n'est pas nouvelle, dont elle est atteinte depuis des décennies, dont elle ne se départ qu'à de rares moments de rémission. Déjà, écrit-il, « Aragon fustigeait cette écriture pure qui se regarde elle-même et qu'il qualifiait de *fontaine froide* ».

Ainsi, en rebelle qu'il est, Olivier Larizza a osé le défi d'une poésie de la vie, du mouvement, et du bonheur de lecture. Un projet tout à la fois « révélation et dissimulation » qu'il comptait bien conduire à son terme lorsqu'il rédigeait cette postface. Alors, un pari réussi pour une poésie redécouverte ? En tout cas, une poésie où le « Je est un autre » de Rimbaud a repris tout son sens. Ce qui n'est sans doute pas si mal !